



NOAH RICHLER

MON PAYS, C'EST UN ROMAN

UN ATLAS LITTÉRAIRE DU CANADA



BORÉAL

Extrait de la publication

Les Éditions du Boréal
4447, rue Saint-Denis
Montréal (Québec) H2J 2L2
www.editionsboreal.qc.ca

Mon pays,
c'est un roman

Noah Richler

Mon pays, c'est un roman

Un atlas littéraire du Canada

*traduit de l'anglais (Canada)
par Lori Saint-Martin et Paul Gagné*

Boréal

La traduction de cet ouvrage a été rendue possible grâce à une aide financière du Conseil des Arts du Canada et du ministère du Patrimoine canadien par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition.

Les Éditions du Boréal sont inscrites au Programme d'aide aux entreprises du livre et de l'édition spécialisée de la SODEC et bénéficient du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du gouvernement du Québec.

Couverture : Christine Lajeunesse

© Noah Richler 2006

© Les Éditions du Boréal 2008 pour la traduction française

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2008

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

L'édition originale de cet ouvrage est parue en 2006 chez McClelland & Stewart Ltd. sous le titre *This Is My Country, What's Yours? A Literary Atlas of Canada*.

Diffusion au Canada : Dimedia

Diffusion et distribution en Europe : Volumen

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Richler, Noah

Mon pays, c'est un roman

Traduction de : This is my country, what's yours?

Comprend des réf. bibliogr. et un index

ISBN 978-2-7646-0572-1

1. Roman canadien-anglais – 20^e siècle – Histoire et critique. 2. Canada dans la littérature.
3. Littérature et société – Canada. I. Titre.

PS8071.5.R5214

2008

R813'.54093271

C2008-940091-7

PS9071.5.R5214

2008

Pour Sarah, Nathalie et Sophie

Un homme fait le projet de dessiner le Monde. Les années passent : il peuple une surface d'images de provinces, de royaumes, de montagnes, de golfes, de navires, d'îles, de poissons, de maisons, d'instruments, d'astres, de chevaux, de gens. Peu avant sa mort, il s'aperçoit que ce patient labyrinthe de formes n'est rien d'autre que son portrait.

JORGE LUIS BORGES, épilogue
de *L'Auteur et autres textes*,
traduction de Roger Caillois

Le présent ouvrage est une version abrégée du livre de Noah Richler intitulée *This Is My Country, What's Yours? A Literary Atlas of Canada*. Avec l'accord de l'auteur, de nombreux passages ont été modifiés, ajoutés et supprimés. En ce qui concerne les ouvrages cités, on a utilisé les traductions publiées au moment de mettre sous presse.

Mot de l'auteur

Quelques décisions stratégiques m'ont orienté dans l'élaboration du présent ouvrage. Premièrement, j'ai choisi de ne retenir que les écrivains contemporains : admettre ne fût-ce que quelques auteurs morts, c'était ouvrir la porte au rouleau compresseur du passé et consacrer un livre au Canada déjà écrit plutôt qu'à celui qui s'écrit sous nos yeux. L'histoire est essentielle, certes, mais encombrante.

Un projet comme le mien est par nature subjectif, et je suis le seul responsable de la sélection des auteurs. Le présent *Atlas* ne vise pas l'exhaustivité. Au cours des trois années que j'ai passées à préparer le livre et la série qui l'a précédé sur les ondes de la radio de la CBC, j'ai eu le privilège de rencontrer une centaine d'écrivains et de conteurs du Canada. Pourtant, nombreux sont ceux à qui je n'ai trouvé ni le temps ni le moyen de parler — mea-culpa —, et il y en a quantité d'autres avec qui je me suis entretenu et dont je me souviens avec admiration et reconnaissance, mais qui, pour de multiples raisons, n'apparaissent pas dans les pages qui suivent. D'autres encore ont été laissés de côté parce que leurs romans, bien qu'excellents, échappent au cadre de cet ouvrage ou que j'ai moins de choses à dire à leur sujet.

On n'a pas affaire ici à un ouvrage de référence, même si certains préféreront peut-être l'utiliser ainsi. J'ai voulu éviter qu'il

soit nécessaire d'avoir lu les romanciers canadiens dont je parle pour profiter de mon livre. Bien entendu, je serais ravi si quelques lecteurs avaient par la suite la curiosité de les découvrir. Il s'agit plutôt d'un portrait culturel et, par moments, d'une défense du pays comme il est dessiné maintenant. Cet atlas constitue une entreprise qui jette les frontières internes du pays, telles que nous les connaissons, par-dessus bord, et qui nous amène à nous demander ce que les histoires que nous nous racontons peuvent nous apprendre au sujet de ce pays où le sort a voulu que nous vivions. C'est aussi un hommage à nos écrivains, une sorte de récit de voyage littéraire et une réflexion sur la nature et le comportement des histoires elles-mêmes, et sur la façon dont elles inventent, cartographient une communauté, traduisent les débats qui l'animent et son évolution. Je suis fermement convaincu que les romans ne sont pas des textes frivoles, légers, qu'il convient de consommer dans les salons ou les académies, comme autant d'objets en marge du présent et de ses grands questionnements. Ce sont plutôt des œuvres incendiaires issues d'une époque et d'un lieu précis, qui nous renvoient une image de nous-mêmes et de nos opinions politiques. L'*Atlas* est aussi un hymne au pays béni et extraordinaire qu'est le Canada. J'y fais part des vues que m'inspire notre société en devenir. Le livre est né d'une certitude : les récits sont souvent le meilleur moyen de découvrir un endroit. C'est pour cette raison que la culture revêt une telle importance. Les romanciers et les conteurs, au même titre que les peintres, les musiciens, les dramaturges, les poètes et les architectes, façonnent les époques et les lieux que nous occupons. Ils nous parlent de nous et, pour peu que nous tendions l'oreille, ils ont beaucoup à nous apprendre. Les arts ne sont pas des luxes gratuits.

De l'avantage de n'être nulle part

Qu'était donc le Canada? Un lieu distant, que peu d'entre nous aurions su situer, une tache rose sur une carte, à côté du vert du Groenland. Soudain, le nom du pays était sur toutes les lèvres : les visas, les examens médicaux, les interviews, les « reçus ». Au Canada, on avait grand besoin de plombiers. Alors ceux qui ne savaient pas ce qu'était une clé à molette — instituteurs, vendeurs, caissiers de banque — se sont inscrits à des cours de plomberie et ont commencé à parler d'outils et d'appareils qu'ils n'avaient encore jamais vus. Toronto, Vancouver et Montréal. On recevait les nouvelles les plus récentes après la prière, à la porte des mosquées, là où les hommes attendent les femmes, et, l'après-midi, dans les salons de thé : la liste à jour de ceux qui étaient partis, le cours du dollar, les plus récentes arrestations liées au marché noir. On parlait de Don Mills comme si c'était à Upanga. On savait tout, eût-on dit, des immeubles de Rosecliffe Park.

M. G. VASSANJI, *No New Land*

Janvier 2004. Iqaluit est le Nord — le nouveau Nord. Autrefois, les étrangers qui poussaient une pointe jusque-là étaient motivés par le goût de l'aventure, par l'appât du gain ou encore par le

simple désir de disparaître, d'échapper à leurs créanciers, à leur ex-petite amie, à ceux qu'ils étaient eux-mêmes devenus à leur corps défendant. Absent des cartes, le Nord était un lieu sauvage et inconnu où il était possible de se réinventer du jour au lendemain. En 1991, année de ma première visite, on pouvait traverser Iqaluit en dix minutes, demander à un pilote de brousse de vous déposer ici ou là ou entrer au bar appelé le Zoo pour descendre quelques bières et passer une folle nuit. La ville était l'au-delà de tout, l'extrémité du bout du monde. Aujourd'hui, c'est une sage ville de fonctionnaires. Depuis le 1^{er} avril 1999, en effet, Iqaluit est devenue la capitale administrative du Nunavut. Aujourd'hui, mon ami Jack Hicks a besoin d'une voiture et d'un peu de temps pour m'en faire faire le tour. Les embouteillages sont monnaie courante. Sans parler des mardis soir que Jack et ses copains consacrent à la dégustation de fromages fins du Québec. À mon arrivée, Jack me conduit à son condo, où il me verse un verre d'un bon bourgogne pour accompagner un *chèvre noir au lait cru*^{*}, rien de moins. Bien qu'il n'ait pas encore trente ans, l'Inuit installé sur le canapé, vêtu d'un anorak bleu, possède sa propre compagnie aérienne. Et la femme qui donne l'impression de sortir à peine de l'école secondaire ? Eh bien, elle est sous-ministre. Seul le tapis taché de sang rappelle l'époque dépravée de l'ancienne ville de Frobisher Bay, désormais enfouie sous la splendeur toute nouvelle d'Iqaluit.

— Quelqu'un a saigné du nez ? demandé-je.

— La gardienne est venue avec son petit ami, explique Jack. Il y a eu un léger différend.

— Tu as dû le calmer ?

* Les passages en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte original. Toutes les notes sont des traducteurs.

— C'est elle qu'il a fallu calmer.

Jack habite non loin de l'ancien magasin général de la Compagnie de la Baie d'Hudson. De chez lui, on aperçoit le promontoire sur lequel se trouvait la base de l'armée américaine. C'est en raison de la présence militaire, à partir de 1942 et jusqu'à la fin de la Guerre froide et du réseau avancé d'alerte — la fameuse « ligne Dew » —, que la ville est apparue. Les Américains servaient de trait d'union avec le monde extérieur, mais ils étaient moins envahissants que le Web. De nos jours, il n'est plus si facile de tout plaquer. Le jour de ma visite, Jack, sociologue de profession, a pris congé de la routine dont il s'acquitte habituellement avec entrain : suivre le cours des événements grâce aux messages électroniques (favorables aux Inuits, aux Palestiniens et à l'environnement, défavorables au président George W. Bush et à la guerre en Irak). Il me conduit aux limites de la ville, au pied du plateau qui, à l'époque de Martin Frobisher, était la *meta incognita*, l'au-delà de l'inconnu. Les cartes de l'explorateur élisabéthain, schémas fournis par William Borough, commandant de la Compagnie moscovite, étaient délicieusement approximatives. Quelques croquis épars sur un parchemin vierge traversé par des rhumbs rendent compte du voyage effectué par Frobisher en 1576 le long des baies et des anses du Rivage inconnu. De nos jours, c'est un agent immobilier, et non un explorateur, qui vous guidera si vous cherchez à vous rendre dans le coin.

Nous passons devant une aberration architecturale rappelant trois gros cageots bleus posés en équilibre précaire l'un sur l'autre. Sur une route en pente s'alignent d'élégantes maisons victoriennes qui ne jureraient pas dans les rues escarpées de San Francisco.

— Je n'ai jamais aimé cet endroit, affirme Jack, convaincu. Les communautés inuites où j'ai habité avaient l'air réelles. Ici, tout est artificiel.

Les nouveaux lotissements finissent par disparaître. La

route, elle, se poursuit toujours. Je demande à Jack comment elle s'appelle.

— En principe, c'est la « Route de nulle part ». Au bout, il y a une petite carrière municipale.

De part et d'autre, on voit des bornes reliées par des tuyaux et marquées par des drapeaux orangés.

— Ce sont des bouches d'incendie ? demandé-je sur un ton hésitant.

— Non. Ce sont les dispositifs de protection pour le réseau d'égout et d'aqueduc qu'on a installé en prévision des futurs lotissements, explique Jack. Si on en aménage jusqu'au bout de la route, le dernier, je suppose, s'appellera « Nulle part ».

* * *

Si vous êtes canadien et que vous voyagez de par le monde, vous avez rapidement constaté que vous ne venez de nulle part, que le Canada ne figure pas sur les cartes.

À Londres, au cours de l'été 1978, je me suis assis dans Covent Garden pour écouter les musiciens ambulants et regarder les touristes passer. Installée à mes côtés sur le banc public, une vieille femme originaire d'Europe de l'Est distribuait des miettes de pain à la bruyante volée de pigeons qui s'était rassemblée à ses pieds. Nous avons bavardé un peu. Cet après-midi-là, je m'étais rendu à Soho dans les bureaux de l'éditeur Andre Deutsch, à la recherche d'un emploi, et c'est ce qui nous a aiguillés vers la littérature. La femme m'a longuement entretenu de son admiration pour Jakob Wassermann, écrivain allemand dont les livres ont été brûlés par les nazis au cours des années 1930. Je me suis excusé de ne pas le connaître.

— Il a toujours eu du mal à finir ses romans, a-t-elle déclaré en lançant encore quelques bouts de pain.

— Que voulez-vous dire? ai-je demandé.

— Il ne savait pas quoi faire de ses personnages. Il les faisait passer par-dessus bord ou les envoyait au Canada.

Le Canada, *meta incognita*.

Dans sa première incarnation, ce pays de nulle part, synonyme d'oubli, ne figure sur aucune carte. Les auteurs escomptent bien l'étonnement des lecteurs mis en présence de personnages qui, au fin fond des bois — dans le Nouveau-Brunswick des romans de David Adams Richards ou dans le nord de la Colombie-Britannique de ceux du Québécois Louis Hamelin —, connaissent l'œuvre de Shakespeare ou de James Joyce. Nulle part, source de surprises — et de terreur. Alberto Manguel, auteur, avec Gianni Guadalupi, du *Dictionnaire des lieux imaginaires*, se souvient d'une anecdote : son ancien employeur, l'écrivain argentin Jorge Luis Borges, a un jour affirmé que le Canada était « si loin qu'il existe à peine ». Sur la carte du monde de 1529 de Diego Ribeiro, on dit de la *Tierra del Labrador* qu'elle a été « découverte par les Anglais et qu'elle ne renferme rien qu'il vaille la peine de posséder ». Les cartographes du XVI^e siècle avaient l'habitude de remplir les vastes espaces vierges de ce qui deviendrait un jour le Canada de bêtes mythiques, de sauvages et de représentations imaginaires des lieux. C'est dans l'Arctique canadien qu'est largué Frankenstein, monstre imaginaire de Mary Shelley : la pauvre créature connaît ainsi un destin identique à celui des personnages de Wassermann. La matière gluante mise en vedette dans le film de science-fiction intitulé *Le Blob* (1958) subit le même sort. Le nom même de notre pays, écrit Pierre-François-Xavier de Charlevoix en 1744, traduit le désarroi des premiers navigateurs espagnols qui, à leur arrivée, ont réitéré les observations de Ribeiro en s'écriant :

— *Acá Nada!*

Rien ici.

À l'époque où je vivais en Angleterre, dans les années 1980,

le cahier « Voyages » du journal *The Independent* a publié une carte du monde et dressé une liste des romans à lire avant de passer ses vacances dans tel ou tel pays. Le vaste espace occupé par le Canada donnait aux auteurs de l'article toute la latitude voulue. Pourtant, ils n'ont cité aucun livre écrit chez nous. Le Canada, c'est le lieu oublié, le pays qui délivre le passeport dont rêvent les espions. Faute d'images mentales du Canada, on se rabat le plus souvent sur autre chose.

La liste des six finalistes du Booker Prize de 2002, sur laquelle figuraient trois Canadiens, illustre à merveille le phénomène. Rohinton Mistry était présenté comme un Sud-Asiatique, ce qui, en Angleterre, signifie un ex-sujet britannique issu de la diaspora indienne qui, pour d'obscurs motifs, écrit... euh... au Canada. Carol Shields était une expatriée américaine. Qu'importe si elle-même ne voyait pas les choses de cette manière. Quant au lauréat, Yann Martel, il était beaucoup trop exotique pour être canadien. Il était espagnol, portugais, français... Bref, tout sauf canadien. Du point de vue des Britanniques, le Canada se compose de Blancs au teint blafard, de quelques Peaux-Rouges et d'un certain nombre d'Esquimaux. (C'est ainsi que la plupart des Britanniques appellent toujours les Inuits.) Margaret Atwood, finaliste à quelques reprises au Booker Prize, récompense qu'elle a obtenue en 2000, est l'exception qui confirme la règle. À titre d'icône féminine, elle transcende les limites de l'identité nationale. Trois ans après la victoire d'Atwood, Douglas Coupland a fait paraître *Hey, Nostradamus!* Le roman, dont l'action se déroule à Vancouver, s'inspire du massacre perpétré dans une école de Columbine, au Colorado. Or, dans une interview, un journaliste britannique a écrit qu'un événement de la sorte était impensable au Canada. Comme Canadiens, on se trouve ainsi dans l'étrange obligation de prouver les penchants criminels des nôtres :

— Dites donc, mon vieux, vous oubliez Clifford Olson,

Table des matières

Mot de l'auteur	13
1 • De l'avantage de n'être nulle part	15
PREMIÈRE PARTIE L'ère de l'invention	
2 • Les récits et leurs fonctions	57
3 • Igloolik, 1822	79
4 • La quadrature du cercle	125
5 • La maison et le jardin	167
DEUXIÈME PARTIE L'ère de la cartographie	
6 • Le magasin de la Compagnie	199
7 • Traces	245
8 • Nos mythes de la déception	281
TROISIÈME PARTIE L'ère du débat	
9 • Imaginer	327
10 • Je me souviens... de quoi?	365
11 • D'ici et d'ailleurs	425
Épilogue	481
Remerciements	495
Sources	499
Index	503

Imprimé sur du papier 100 % postconsommation,
traité sans chlore.



MISE EN PAGES ET TYPOGRAPHIE :
LES ÉDITIONS DU BORÉAL

ACHEVÉ D'IMPRIMER EN JANVIER 2008
SUR LES PRESSES DE MARQUIS IMPRIMEUR
À CAP-SAINT-IGNACE (QUÉBEC).

Noah Richler a grandi à Montréal et à Londres. Pendant quatorze ans, à la BBC, il a été producteur d'un très grand nombre d'émissions documentaires avant de revenir s'établir au Canada. Il a été chroniqueur littéraire au National Post, où il a également dirigé la section livres. À titre de journaliste, il a collaboré à de nombreuses publications aussi bien au Canada qu'en Angleterre : le Guardian, le Daily Telegraph, le Globe and Mail, Maclean's, The Walrus.

NOAH RICHLER

MON PAYS, C'EST UN ROMAN

Si on veut connaître un territoire, il faut commencer par connaître les histoires qui le hantent. Noah Richler, pendant trois ans, a sillonné le Canada à la rencontre de ses écrivains. Il leur a fait parler des paysages, des idées, des débats qui caractérisent ce pays fortuné mais incertain.

Mon pays, c'est un roman est un livre audacieux, qui embrasse large. Noah Richler y révèle la richesse et la diversité d'un pays où s'affrontent des récits discordants, récits qui sont souvent beaucoup plus révélateurs que l'histoire officielle. Il en arrive à la conclusion que la littérature canadienne a connu trois âges : l'ère de l'invention, l'ère de la cartographie, l'ère du débat. Il montre comment la forme romanesque a imposé son hégémonie sur les récits des Premières Nations, comment elle s'est déployée avec chaque nouvel arrivant, comment les histoires que nos meilleurs auteurs ont couchées sur papier ont forcément une dimension politique. Au cours de ses pérégrinations, il a croisé non pas une, mais plusieurs « sociétés distinctes », et il a pu observer la place prépondérante que tient la ville à notre époque.

Ce livre est une fabuleuse invitation au voyage, non seulement à travers les paysages du Canada, mais aussi à travers les histoires qui s'y racontent. C'est également un vibrant hommage à ses auteurs, et, surtout, à la littérature même.